

De l'indiscipline historique et de la régulation des passés au présent

Jean-Pierre Wallot

Volume 25, Number 3 (147), June 1983

L'histoire vécue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30489ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wallot, J.-P. (1983). De l'indiscipline historique et de la régulation des passés au présent. *Liberté*, 25(3), 57–62.

JEAN-PIERRE WALLOT

DE L'INDISCIPLINE HISTORIQUE ET DE LA RÉGULATION DES PASSÉS AU PRÉSENT

J'aime les gens sérieux: ils dénoncent l'histoire, mais ne peuvent s'en passer. Ils s'en délectent avec une douce culpabilité, comme tous ceux qui s'arrachent de leurs racines auprès de leur psychanalyste ou de leur psychiatre. L'historien, c'est le sorcier du miroir: le miroir magique qui déforme ou qui simplifie, mais qui, surtout, réfléchit les préjugés des manipulateurs (entendons: ceux qui ont besoin de poser les questions et ceux qui s'empressent de leur répondre). Ecrasé sous le duplessisme, Pierre Trudeau n'a-t-il pas stigmatisé *son* peuple, troupeau traditionnel dit inapte à la démocratie et au capitalisme, à qui un conquérant généreux aurait imposé de force la liberté anglaise (entendons: bourgeoise)? Au même moment, les Duplessis pullulent au Canada anglais et les Etats-Unis démocratiques préparent l'ère de McCarthy: quelles illusions commodes sur les pôles de comparaison! Une génération auparavant, Groulx célébrait les victoires de *son* petit peuple contre les projets d'assimilation et d'asservissement économique des mêmes Anglais. Et cette Révolution tranquille de ceux qui ont construit la république des affaires, des lettres et des sciences sociales! On en vient presque à oublier malgré tout que des historiens ont démontré

la lutte des démocrates canadiens-français pour obtenir des institutions représentatives *avant* 1791, ou encore la réalité des plans d'assimilation et leur singulière inefficacité, ou encore les mythes de la Révolution tranquille.

Au fond, comme en histoire, il faut retourner au début. Je pense, donc je suis. Je suis, donc j'étais. Cet «étais», à quoi le rattacher? Au passé onirique? A l'imagination débridée et fascinante de ceux qui s'amuse à raconter? Aux valeurs inconscientes, rarement explicitées, qui passent pour un sens à ces «suis» et «étais»? Au «serai», à la durée imprévisible? Au moment d'intensité exceptionnelle ou à cet être des «vingt-quatre heures» (Bachelard) que nous sommes tous la plupart du temps? A l'extrême précarité d'un présent qui pèse par son envahissement, par ses limites, par sa finitude? Tellement de virtualités, tellement de sens s'esquivent juste au bout des antennes de notre compréhension. Les poètes les évoquent en des bulles éblouissantes ou en des nappes corrosives qui dévorent, mais ne calment ni la soif ni le désir d'identité. Dans *2001*, Stanley Kubrick a opéré la fusion du temps ultime (passé-présent-futur) et la renaissance en une énergie éternelle (indéterminée?) dont le sens nous échappe. Sens qui échappe. Sens qui ne sent pas. Sens qui devient *sans*. Absence, vide, incohérence: d'où la hantise de l'homme qui les peuple de fantômes et de peurs qu'il apprivoise par ses contes et ses reconstructions que l'on appelle (après coup) *culture*, laquelle s'incarne et assure sa reproduction dans la science, l'art, la religion, les institutions comme la famille et la patrie: ordonnancement qui domestique le désordre initial, qui «éclaire» la nuit présumée, qui sauve par le sens et la continuité. Et, bien sûr, le pouvoir qui impose la signification et assure la durée.

A vrai dire, on pourrait se rabattre sur un raccourci: la naissance, la copulation, la mort. Cette triade démographique tisse une bonne part de la trame historique: le peuplement, la reproduction des

individus et des groupes organisés, les interactions entre eux qui créent les sociétés; la mort aussi, tant celle des individus qui sont remplacés par les naissances, que la décadence des sociétés qui appelle d'autres virtualités, d'autres possibles, d'autres puissances. On oublie qu'à la survivance des plus forts, il faut ajouter la complémentarité entre les plus forts qui croissent et les plus faibles qui les servent, les coalitions entre ces derniers pour renverser les premiers, et aussi, hérésie de l'histoire scientifique moderne, les *accidents* de «l'histoire», les ruptures inattendues, naturelles ou sociales, l'aiguillage nouveau qui fait dériver ou précipite, dans un autre champ structurel, les rapports de force, de coalition, d'opposition et de complémentarité. Au fond, l'histoire intéresse parce que l'homme, hors de la littérature, sort du «naturel»: il pense l'ordre naturel, le contredit, l'ordonne, l'apprivoise, l'exploite. Le bon écrivain invente. L'homme historique, seul ou en société, «surprend». «Si tu m'aimes, disait Cocteau, surprends-moi». Voilà la source de l'engouement pour l'histoire: nul écrivain n'eût pu inventer Hitler!

L'histoire est-elle autre chose que cette organisation des événements et des destins en une compréhension qui fasse sens et qui ait une certaine efficacité (politique, sociale, intellectuelle, etc.)? Constatation bien banale: un fait historique, après tout, n'existe que si quelqu'un, en l'occurrence le grand-prêtre (c'est-à-dire l'historien), le déclare tel. Et s'il le juge tel, c'est qu'il réfère à une documentation écrite, figurée ou orale qu'il trouve pertinente. Mais comment ces vestiges ont-ils survécu aux avatars du temps? Par rapport à quelle masse de documents disparus ou inexistantes de par leur nature (les gestes quotidiens inspirent-ils *le dit* qui nourrit surtout les historiens?)? En fait, l'historien pose avant tout un jugement de valeur: César, lorsqu'il franchit le Rubicon, accomplit un geste historique qui se démarque des traversées similaires faites par des milliers d'autres individus; le cléricisme omniprésent de

1945-1950 nourrit le lyrisme contre une vieille «tradition» qui n'existait pourtant pas, avant 1840. Sans valeurs, pas d'histoire, seulement des anecdotes. Car l'histoire «forte» (Lévi-Strauss), la vraie, doit *expliquer*, non raconter les banalités des modes rétro.

Cette réflexion circulaire me ramène encore au point de départ. On veut comprendre et expliquer, saisir le quoi, le pourquoi et le comment. Mais sans ce tour de force — reconstruire la tempête de neige à partir d'un flocon qui fond dans la main, dirait John Updike — quel ordre de pensée, quel ordre social, quel ordre politique peut se justifier et se reproduire? Quelles folies d'amnésiques pourrions-nous commettre à répétition? Quelles sécurités risquerions-nous de perdre ou de ne jamais trouver? Même le moi individuel, ce nombril au centre de l'univers, ne trouve justement toute sa dimension et son intérêt que dans cet ensemble plus vaste, d'ordre moral, intellectuel, social, économique, biologique — ses racines, ses souches, sa culture. Dans la vie quotidienne comme dans le rêve, en effet, on *influence* le présent et on *forge* l'avenir, en langage de naguère. Mais comment forger sans outils? L'histoire a un assortiment presque complet: «presque», car elle conserve suffisamment de mystère et d'incertitude pour irriguer les idéologies et les devenirs les plus divers.

Le passé, bien entendu, comporte plusieurs dimensions dont les inconnues comptent autant que les plus connues: géographie, démographie, économie et société, gouvernement, idéologies, mentalités, etc. Ces dimensions interagissent, se combinent en un *fond* qui forme la trame du récit historique, trame qui ressemble à une partition musicale d'un chef d'orchestre: ce dernier doit lire verticalement (la structure de l'orchestration) et horizontalement (la structure qui évolue et se dévide). Or ces dimensions ne reposent que sur des intuitions et des notations très partielles qui aiguillonnent la curiosité créatrice sans lui fournir la totalité de la partition. L'histoire

est donc une reconstruction rigoureuse à certains égards, mais également un art de lecture et d'interprétation.

On peut douter que l'histoire se conforme au modèle classique des sciences sociales: celles-ci, en se «scientifisant»(1), ont emprunté la réduction et la mécanique aux sciences naturelles: on réduit la complexité humaine aux dimensions étroites de ce que Gilles Paquet appelle ironiquement la «discipline» (flagellation de cellule); on morcelle les lambeaux de réalité en particules que des «modèles», de préférence mathématiques, peuvent rendre plausibles, «toutes choses étant égales par ailleurs» (*sic*). L'histoire et le droit continuent encore à en appeler à la totalité, à référer à des valeurs, parfois d'ailleurs à leur corps défendant, car la tentation positiviste (la belle série «qui porte en elle sa propre signification» (Chaunu), la belle équation) et la tentation téléologique («la dernière instance»...) rôdent toujours, ramentant tout à rien et rien à tout. Dans les meilleurs cas, l'histoire n'est scientifique que dans la mesure où l'historien explicite ses postulats, ses valeurs, et reconstruit un univers historique en fonction d'une vision du monde cohérente et «falsifiable» (vérifiable), d'un ensemble de réalités que d'aucuns, trop optimistes, ont appelé «l'histoire totale» et que l'on qualifie plus modestement d'«histoire générale» de nos jours.

Je ne partage pas la foi scientifique vis-à-vis de l'histoire, ni l'impressionnisme pour le plaisir à la Veyne, ni ce subjectivisme complaisant que l'on fait passer pour le style. Prétendre que l'histoire est une science cumulative, à l'image des sciences de la nature, relève de la supercherie ou de l'utopie. Affirmer que chaque reconstruction repart à zéro et que son subjectivisme ne peut faire progresser notre connaissance du passé, c'est se prélasser dans l'avortement intellectuel. Dans la mesure même où l'histoire se reconnaît provisoire, se présente comme une série de reconstructions en cheminement (jamais achevé),

c'est-à-dire comme un dialogue incessant entre des problématiques — des séries de questions explicites et organisées en un nœud cohérent — et des faits — la masse informe des débris de l'histoire —, les autres historiens, voire les autres chercheurs d'identité et de signification, peuvent critiquer la reconstruction, jouer avec les mêmes blocs et les abouter différemment, leur greffer d'autres pousses d'intuition, de recherches et de techniques d'appoint. Mais la méthode ne crée pas l'histoire, pas plus que le cilice, la vertu, ou le mot, la poésie.

Sil est vrai que le passé se présente souvent comme le miroir trop complaisant de nos préoccupations contemporaines, l'histoire, comme science, peut nourrir le sens critique qui sape les manipulations et dissipe les fausses certitudes. L'objectivité en histoire, c'est l'honnêteté des valeurs et des préjugés explicités, donc livrés à la critique; c'est également l'honnêteté face aux sources qui dialoguent avec les problématiques auxquelles on les confronte. A côté du Marx du *Manifeste communiste*, il y a le Marx historien, soucieux d'explorer la complexité d'une évolution sociale particulière. La «science» historique ne saurait renier l'«art» nécessaire à cette discipline. Aujourd'hui, trop de charlatans prétendent dire ce qui *est* et ce qui *était*, mais dans le champ bien défini d'une structuration qui réduit singulièrement les possibles. Les grands poètes charpentent mieux leurs visions ouvertes, les bons historiens, leurs contes plausibles, sur ce que nous étions ou aurions pu être.